

La veillée

Ce soir-là, en pénétrant dans la maison de mon enfance pour prendre des nouvelles de ma mère malade, je perçus un curieux changement.

En temps normal, chacun de mes frères et sœurs aurait cherché à couvrir la voix de l'autre, dans un brouhaha très désagréable. Mais leur fâcheuse manie s'était évanouie, et tous chuchotaient, rassemblés autour du lit médicalisé qui trônait au milieu du salon. Notre père faisait les cents pas, le regard un peu perdu, fatigué par une année passée à soigner sa femme, sans aucun espoir. L'ambiance était lourde, dans cette pièce aux relents d'hôpital, et personne ne prêta attention à mon arrivée discrète, couverte par le léger tic-tac de l'horloge.

Mais en m'apercevant, ma mère s'agita un peu au fond du lit, elle me voulait là, assise à côté d'elle. De la huitième position dans la fratrie, je me retrouvai brusquement propulsée à la première, un peu gênée. C'est que je n'avais pas l'habitude ! J'avais toujours eu l'impression d'être transparente dans cette famille, de déranger aussi. Mais ma mère ne me quittait plus des yeux, tout en essayant de parler. L'exercice était laborieux, et tous s'approchèrent pour essayer de comprendre les quelques mots qui sortaient de sa bouche, mais en vain. Alors, pendant cinq minutes, chacun chercha ce que pourrait vouloir la malade : un deuxième oreiller ? Un peu plus de chauffage ? Un verre d'eau ? Ma mère s'énerva, mon frère déclara que la malade délirait, mon père s'effondra. Je restai silencieuse. Même si ce n'était pas le moment d'avoir ce genre d'idée, en cette triste fin d'octobre, je pensais aux bougies que je m'apprêtais à souffler le lendemain... Le tic-tac de l'horloge s'amplifia.

Notre mère s'exprimait à présent d'une façon bien étrange. Espérant sans doute être mieux comprise, elle épelaient chaque mot :

« J-O-U-R-N-A-L / L-U-C-I-E »

Ses enfants se regardèrent, incrédules.

« Tu veux que Lucie lise le journal ? »

Je n'avais pas du tout envie de lire dans un moment pareil, et à mon grand soulagement, notre mère secoua faiblement la tête de gauche à droite, puis reprit :

« J-O-U-R-N-A-L / L-U-C-I-E »

Personne ne comprenait ce qu'elle voulait, ni le rapport entre ces deux mots.

Alors, notre mère essaya autre chose :

« T-H-E-O »

C'était le mari de sa troisième fille et celle-ci sortit de son silence :

« Tu veux voir Théodore, maman ? »

A nouveau, la malade secoua faiblement la tête, puis referma les yeux, découragée. Je me détendis un peu... Je m'étais figée en entendant ce prénom, je n'avais pas du tout envie de voir ce beau-frère... Notre mère rouvrit les yeux, et se mit à compter jusqu'à sept. Là, tout le monde comprit ce qu'elle voulait savoir.

Normalement, ses huit enfants auraient dû être réunis, mais il en manquait un. Son mari la rassura, lui expliqua que celui-ci allait bientôt arriver. Il était juste coincé dans les embouteillages. La malade semblait épuisée par les efforts qu'elle venait de

fournir et s'assoupit un moment. Les minutes passaient, interminables. Le tic-tac de l'horloge devint lancinant.

Le second fils tant attendu arriva enfin. Il embrassa notre mère avec émotion, et après m'avoir ordonné de rester à ses côtés, il se retrancha dans la cuisine avec le reste de la famille. Ils avaient des « choses » à voir ensemble. Je me retrouvai donc seule au chevet de la malade et celle-ci reprit son exercice :

« J-O-U-R-N-A-L / T-H-E-O »

Ma mère me fixa de ses yeux fatigués, autrefois si bleus et ce soir-là si gris. Elle espérait peut-être ainsi se faire mieux comprendre. Nous étions toujours seules, alors la malade insista.

« J-O-U-R-N-A-L / L-U »

Je commençais à réaliser que ma mère parlait de mon journal intime, écrit une poignée d'années plus tôt, au début de mon adolescence. Mais non, ce n'était pas possible, je l'avais si bien caché à l'époque...

« L-U / T-H-E-O, murmura encore ma mère. »

Les autres allaient revenir, il fallait faire vite, et la malade s'épuisait. Alors, je repris, incrédule :

« Tu as lu mon journal ? Tout mon journal ? Tu sais TOUT ce qu'il m'a fait ? »

Ma mère acquiesça enfin, épuisée. Une larme roula sur sa joue.

« T-H-E-O / M-A-L, épela ma mère avec difficulté. »

Dans un dernier effort, juste avant le retour du reste de la famille, elle me fit signe de m'approcher plus près encore et réussit à murmurer d'une traite : « Pardon... »

J'étais abasourdie par ce que je venais d'entendre : ainsi, ma mère savait TOUT... Et elle n'avait rien dit, rien fait pour me protéger, fermant les yeux sur l'innommable, années après années... Mais pourquoi ? Et que signifiait ce « pardon »... Espérait-elle ainsi partir en paix ? Le tic-tac de l'horloge devint insupportable.

Nous étions tous à nouveau réunis autour du lit. La malade avait refermé les yeux et ne parlait plus. Mais recroquevillée sur mes pensées malgré le trouble qui m'envahissait, je ne prêtai plus attention à ce qui se déroulait autour de moi.

J'essayais de comprendre... Une mère qui ne se serait doutée de rien, qui n'aurait pas deviné quel mal rongerait sa fille et ce qu'elle subissait, on aurait peut-être pu lui pardonner. Mais cette mère-là savait... et il était trop tard pour s'expliquer...

Personne n'osait vérifier si la malade respirait encore. L'aînée proposa d'appeler un docteur, et l'attente sembla interminable à chacun. Quand celui-ci arriva, il constata rapidement et sans grande surprise le décès. On arrêta le balancier de l'horloge.

Je sortis aussitôt de cette maison et m'enfuis, traversant la ville dans l'autre sens, vite, vite ! Je voulais retrouver mon refuge, mon chez-moi. Et là, au milieu de mon cocon, enfin, je pus pleurer... En rendant son dernier souffle, ma mère venait d'emporter mon terrible secret avec elle.

Lucie Granville – un 26 octobre...

Tous droits réservés